

Homélie de la messe de Pâques 2008

Cathédrale St Pierre- 23 mars 2008

Mgr Albert Rouet

Evangile selon saint Jean 20, 1-9

Etonnant récit de la résurrection ! Qui d'entre vous, à moins d'être particulièrement naïf ou crédule, aurait risqué sa vie sur ce que nous raconte, à première vue, l'évangile de Jean ? Une femme, de bon matin, alors que le jour permet à peine de découvrir l'identité d'un jardinier qui passe, se rend au tombeau. La police et la justice de l'époque voulaient qu'on ne retienne la déposition que de deux témoins, et pas de femmes. Cette femme est troublée, car elle ne trouve plus le corps d'un être qu'elle aimait. Le tombeau est vide. Elle se précipite vers deux apôtres, dont l'évangile prend soin de nous dire que l'un courait plus vite que l'autre. Quelle importance ? Arrivés au tombeau, le plus rapide, peut-être le plus jeune, voit le linceul soigneusement plié, comme s'il n'avait pas servi. Arrive le second, essoufflé, plus âgé peut-être, qui constate que le suaire qui entourait la tête est replié à sa place. Tout ceci est intéressant, certes. On a retrouvé, dans une ancienne tribu, les mêmes rites d'inhumation. « *Il vit et il crut* » (20,8). Sur des indices aussi ténus.

Alors, en dehors de la course que se livrent les deux apôtres, nous savons bien que l'évangile de Jean a été rédigé dans un but précis : réconcilier les communautés charismatiques qui gravitaient autour de son nom en Asie mineure en les rattachant à la grande Eglise, celle de Pierre. C'est donc un récit d'union, un récit d'unité entre deux branches de l'Eglise très éloignées l'une de l'autre, car il n'y avait ni centralisation, ni communication à cette époque. Cette finale de l'évangile de Jean est rédigée de manière à ramener dans l'unité des communautés effervescentes, un peu exaltées et passablement distantes de la droiture de la foi. C'est pourquoi le texte précise que « Jean croit ». Mais il s'efface devant la priorité donnée à Pierre. Ce qui permet à l'évangile de Jean de rejoindre, sous une autre forme, ce que déjà l'évangile de Matthieu nous avait appris au sujet de Pierre. Très intéressant sur le plan historique ! Mais appuyer sa foi sur ces points !

Pourquoi, sur le pivot, l'axe, le cœur de notre foi, cet évangile reste-t-il aussi anecdotique ? Nous rêverions probablement d'une résurrection plus tapageuse, à la manière de ce grand miracle que les pharisiens réclament à Jésus et qu'il leur refuse. Vous avez certainement remarqué à la première lecture le témoignage de Pierre, attestant comme plusieurs fois dans les Actes, que le Christ ne s'est pas manifesté à tout le monde, mais à quelques témoins choisis : « *Nous* » (Ac 10,41), dit-il. Ce qui fait écho à la question judicieuse, dans l'évangile de Jean, que pose Jude : « *Comment se fait-il que tu doives te manifester à nous et non à tout le peuple ?* » (14,22). On savait bien, à l'époque où Jean rédige son évangile, que les apôtres n'avaient pas témoigné de beaucoup de courage au moment de l'arrestation de Jésus.

La question demeure : pourquoi la résurrection est-elle si discrète ? Pourquoi notre foi s'appuie-t-elle sur des événements, des propos et des témoignages aussi discrets, humbles et ténus ? La mort fut publique, exposée à la face de tous les pèlerins passant sur le chemin de Jérusalem. C'est sur autorisation du gouverneur, après témoignage que le condamné était réellement mort, que les disciples obtiennent de descendre le Christ de la croix pour l'ensevelir dans un tombeau, dont on nous précise qu'il n'avait encore jamais servi. La mort, la condamnation furent publiques, même si l'arrestation dans le jardin en pleine nuit est à la limite de la légalité. Quand saint Paul écrit aux Corinthiens, que sans la résurrection notre foi est vaine, vide, inutile et sans contenu (1 Co 15,14-17), que veut-il dire, avec un point d'origine aussi discret ?

Déjà l'Ancien Testament avait orienté notre regard. Souvenez-vous de ce moment où le prophète Elie, condamné à mort lui aussi, s'expatrie au désert, à l'Horeb, espérant retrouver les phénomènes étourdissants de la présence de Yahvé. Dieu fait passer sous les yeux du prophète des tremblements de terre, des tornades, de l'orage. Mais Dieu se rend présent dans le murmure d'une brise légère. Cette discrétion de Dieu se retrouve au matin de Pâques. Comprenons-bien : si la résurrection avait été un fait éclatant, on en parlerait avec autant de force que la sortie d'Égypte ou que la fresque de la création. Même le second récit de la création où le créateur agit comme un potier qui façonne l'homme avec amour, cela aurait flatté notre émotion et notre goût pour le sensationnel. Est-ce que la foi a besoin de sensationnel ? Une résurrection affichée eut été une résurrection qui s'impose. Nous n'aurions plus été libres de l'accueillir ou de la rejeter, puisqu'elle aurait l'évidence de ce pilier qui supporte la cathédrale. Si elle n'avait pas été objet de foi, mais une preuve tellement objective et matérielle, alors notre liberté n'aurait plus qu'à s'incliner devant elle. Ce n'aurait pas été un acte libre de foi, mais une imposition à notre conscience. Vieille méthode, vieux procédé de la propagande la plus extérieure, mais aussi la moins crédible. On ne vous demande pas de croire à une propagande, on vous demande de l'accepter, voire de la supporter. Ce n'est pas comme cela que Dieu agit. Ce récit si discret, si humble et si fragile, puisqu'il repose sur une femme courant prévenir deux disciples, nous fait pourtant toucher l'essentiel de notre foi.

De quoi s'agit-il ? Il y est question de trois dimensions, essentielles à la vie chrétienne. La première consiste en une révélation de Dieu. Arrêtons de désirer un Dieu qui ne soit que l'extension de nos pulsions. Arrêtons de rêver un Dieu qui soit à notre image, agrandie, améliorée, durable et surtout toute-puissante. Arrêtons de demander à Dieu d'être ce patriarche omnipotent, écrasant la liberté de ses enfants. Ce dont témoigne le Christ, c'est de la discrétion, de l'humilité de Dieu qui touche un être, non pas par des preuves extérieures, mais par l'intérieur de son cœur. Dieu s'adresse à votre conscience, à votre liberté, demandant à chacun de vous, comme le Fils : « *Et toi, qu'est-ce que tu en dis ?* » La discrétion de Dieu n'est pas un respect externe, mais elle pose la question expectative de Dieu qui mendie notre réponse : « *Et toi, veux-tu venir, veux-tu croire, veux-tu marcher à ma suite, veux-tu livrer ta vie à ma suite, veux-tu vivre comme je vis ?* » Car on ne peut pas imposer un amour. L'amour, selon Charles de Foucauld est un « *mendiant terrible* ». Mendiant, car il se tient à la porte. Terrible, car il vous prend tout.

A ce moment-là, la résurrection, en ce visage de Dieu, sollicite la participation des disciples. Le point le plus extraordinaire de ce récit n'est pas que les disciples soient contraints d'annoncer la résurrection, mais c'est qu'ils le fassent d'eux-mêmes. Ils deviennent témoins, pour dire ce que cette acceptation de la résurrection a transformé dans leur propre existence. Ils témoignent de la manière dont ils ont été changés, convertis. Non pas par un fait obligatoirement admissible, mais par une demande et un envoi qui sollicitent la confiance que le Christ leur fait en premier.

Enfin, cette résurrection saisit l'histoire, par l'intérieur d'elle-même. Le monde nouveau ne survient pas de rien. Il saisit la pesanteur terrestre, la lourdeur humaine, les indécisions ou les décisions moyennes que constamment nous prenons. Par l'intérieur de cette lourde pâte, comme si Dieu créait une humanité nouvelle, la résurrection donne l'élan d'un monde nouveau. Elle le prend par une évolution intime qui nous amène à faire de chaque homme un être vivant, respecté, libre à qui Dieu, par nous, aujourd'hui encore, adresse la même question : « *Veux-tu vraiment vivre ? Veux-tu que ta vie soit renouvelée ? Veux-tu brûler au-dedans de toi par cette Parole qui fait relever le crucifié, parce qu'elle est une parole d'amour et de confiance, parce qu'elle est l'espérance faite chair ?* »